

Una strada diritta lunga... Une longue route droite Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Jacques Tessier

Number 67, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tessier, J. (1996). Una strada diritta lunga... Une longue route droite : festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. *Inter*, (67), 70–71.

Una strada diritta lunga ... Une longue route droite ¹

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

15^e édition : 26 au 31 octobre 1996

Jacques TESSIER

Le quinzième est désormais chose du passé. Ce Festival a attiré 12 600 spectateurs avec ses 77 films en provenance de 17 pays. Nous avons eu droit à quatre premières mondiales et à 14 premières nord-américaines. Parmi les nombreux événements qui encadraient cette édition dite du « Baiser »², il faut mentionner la soirée-lancement du film *Cosmos*, l'hommage à Gilles CARLE, la visite de Jacques GODBOUT, réalisateur du film *Le sort de l'Amérique*, et de René-Daniel DUBOIS, son co-scénariste et acteur principal.

En outre, une soirée spéciale a été consacrée au cinéma belge d'expression française. Plusieurs journalistes belges étaient présents et ils ont vu le long métrage *Le huitième jour* de leur compatriote Jacob van DORMAEL remporter le prix du public : le grand prix Hydro-Québec. Ce prix récompense un scénario original bien servi par une solide performance de Daniel AUTEUIL et de Pascal DUQUENNE, lequel joue le rôle d'un exclu de la société qui vient en aide à Harry dont il bouleversera la vie.

Le prix Télébec a été attribué au réalisateur irlandais Damien O'DONNELL pour le film *Thirty Five Aside*. Ce prix, décerné par un jury, revient au meilleur court ou moyen métrage et est assorti d'une bourse de 1 000 \$. Le film raconte les déboires d'un petit garçon qui doit se faire accepter par ses camarades de classe. Original et surréaliste.

Le prix Animé va au réalisateur anglais Nick PARK pour le film *A Close Shave* : les aventures du chien Gromit, Poirot de la gent canine, qui va dénouer une sombre intrigue de vol de moutons. Hilarant et dramatique à la fois.

Le public a aussi adoré le dernier film d'Alain DESROCHERS, *L'oreille de Joé*, une première mondiale. Un jeune homme un peu niais qui s'est pris la tête entre les barreaux d'un balcon devient le confident involontaire et le jouet de son entourage. On rit tellement qu'on ne se demande pas pourquoi il ne vient à personne l'idée de le sortir de là. Alain DESROCHERS est ce jeune réalisateur qui a réalisé en 1994 la bande-annonce du Festival, où un original sort de l'écran devant un public médusé.

Un autre petit bijou pas trop catho : *Des nouvelles du bon Dieu*, du réalisateur français Didier Le PÉCHEUR. Nord, professeur d'histoire romantique, et Évangile, sa soeur, une nymphomane chauffeuse de taxi, vont se poser une question fondamentale : ne serions-nous pas que des personnages de roman ? Et si oui, qui est l'écrivain ? Dieu bien sûr, et le pèlerinage qu'ils entreprennent pour le rencontrer mettra sur leur chemin des êtres dont la compagnie est pour le moins déstabilisante. Après avoir tué le Pape qui ne réussissait pas à leur faire apparaître Dieu (le coup est parti par erreur), ils vont tout de même obtenir une entrevue avec Dieu qui ne reçoit que le dimanche et qui leur expliquera entre deux tirs de pigeons d'argile que son propre rôle est lui-même écrit par un autre... Un film qui nous transporte dans une autre dimension et qui nous ramène à l'absurdité salubre de *L'écume des jours*.

Variation sur le thème ou la question torvisse : est-ce que Dieu existe ?, la réalisatrice Suzanne GUY, une habituée du Festival, nous a présenté en première mondiale *Du coeur à l'âme avec ou sans Dieu*. Au début, ce devait être un film sur le déclin de la religion catholique, mais des rencontres et des témoignages l'ont amenée à décrire la quête de quatre hommes et de quatre femmes qui ont eu besoin de donner un sens à leur vie. Pour certains c'est Dieu,

pour d'autres c'est l'humain, mais pour Suzanne GUY, toute matière est spirituelle. Un film émouvant qui s'intéresse à cette question : quand ton âme déborde ton corps, comment gères-tu ta quête de sens ?

Gilles CARLE de son côté s'est vu rendre un hommage particulier : on a baptisé à son nom une des cinq salles du nouveau cinéma Paramount. Cet Abitibien d'adoption et sa compagne Chloé SAINTE-MARIE ont séduit les journalistes en conférence de presse. Gilles CARLE croit que la mièvrerie de Walt DISNEY est responsable de bien des angoisses : les jeunes ont un choc quand ils s'aperçoivent que le steak vient de la vache... Pour Chloé SAINTE-MARIE, ce sont les défauts qui distinguent les personnes : leurs qualités sont toujours plus ou moins les mêmes. Point de presse humain et chaleureux.

Et *Cosmos* dans tout ça ? Le film a connu un grand succès, et ses six jeunes réalisateurs, tous présents à Rouyn-Noranda, ont réalisé chacun un chapitre de ce *jungle beat* montréalais. Après la projection, on a dansé sous le chapiteau avec l'orchestre le Boum Ding Band de Montréal. Musique rétro, danseuses à gogo : on s'est couché tard. Yé !

Cosmos, c'est le nom du chauffeur de taxi qui fait la transition entre les personnages et les histoires. À signaler, la performance convaincante de la comédienne Audrey BENOÎT qui poursuit une carrière en cinéma après avoir tourné la page du métier de mannequin. De même que celle de Marie-France LAMBERT qui interprète une jeune avocate sans scrupule qui vient de se faire refaire les seins et qui s'en sert pour gagner sa cause. Sexy en diable.

Manon BRIAND, réalisatrice de la séquence *Boost* de *Cosmos*, nous raconte l'histoire d'un gars qui s'en va chercher les résultats de son test de dépistage du sida. La métaphore de la batterie que l'on doit booster contient tout le propos : positif ou négatif. Le silence de l'amitié remplace le tapage des explications.

De la même réalisatrice, le court métrage *Picoti picota* a laissé une vive impression aux cinéphiles. La petite Adèle qui perd son enfance dans une comptine a remporté deux prix au 42^e Festival international du court métrage de Oberhausen. Dur, dur...

Un autre moment fort du Festival : la présentation du film de Jacques GODBOUT intitulé *Le sort de l'Amérique*. Ce documentaire a été suivi d'une période de questions et de discussion avec le grand public qui, auparavant, avait été transporté sur les plaines d'Abraham le 13 septembre 1759, au milieu du fracas d'une courte bataille allant marquer un jalon dans la course aveugle de notre destin historique. On a entendu quelqu'un remercier le réalisateur de lui avoir enlevé son sentiment de culpabilité historique. Selon GODBOUT, ce n'était pas notre bataille. Les Québécois n'ont plus à se demander s'ils ont été vaincus, conquis ou abandonnés. Ce sont nos alliés qui ont été vaincus, pas les Canadiens français qui ont, du reste, très peu participé à la bataille.

On a même retracé les deux descendants de MONTCALM et de WOLFE, on les a fait se rencontrer et ils se sont parlé en ... allemand – langue neutre qui ne risque pas d'attaquer le vernis des deux solitudes. Le cœur n'y était pas et chacun est demeuré retranché dans ses positions... Le montage du film vaut-il le montage de l'histoire ? En tout cas, pour un GODBOUT documentariste, quand on a un problème lors d'un tournage, on le filme. Certains fonctionnaires du ministère de l'Éducation s'en souviendront.

Le public de Rouyn-Noranda se souviendra non seulement de ce long métrage souvent drôle et toujours captivant, mais aussi de la conférence de presse accordée par deux intellectuels qui semblent pouvoir marcher avec aisance sur le terrain miné de l'histoire. Une rhétorique historique qui remplace les vieilles mines par des nouvelles ? En tout cas, la perspective est nouvelle et le film est rehaussé par l'apport original du dramaturge René-Daniel DUBOIS... À voir pour soupeser le poids de mots qui font résonner à nos oreilles le fracas d'un court affrontement qui a décidé du sort de l'Amérique.

Coulisses

Très bonne nouvelle dans le dossier Téléfilm Canada : les subventions, en instance d'amaigrissement, reprennent comme par le passé. Jacques MATTE a récolté une salve d'applaudissements de la part des cinéphiles de la région qui ont eu également leur mot à dire dans ce revirement de situation... Une autre bonne nouvelle : on a inauguré cette année la Fondation du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Cette initiative consolidera les acquis tout en assurant la suite.

En charge du *vox pop*³ cette année, le jeune réalisateur de Rouyn-Noranda Éric MORIN, qui nous a présenté l'an dernier *Last chance Kabaret*, est présentement en quête de financement pour son prochain film, *Chasse au Godard d'Abitibi*. Le court métrage relate les tribulations abitibiennes du célèbre cinéaste qui, en décembre 1968, a tenté de redonner CKRN-TV au peuple. Le tournage a déjà débuté. La confiance règne.

Le quinzième, qui se voulait un anniversaire, a été une vraie fête du cinéma et l'équipe du Festival, pilotée par les Jacques MATTE, Guy PARENT et Louis DALLAIRE, invite tout le Québec à les visiter lors de la seizième édition qui aura lieu du 25 au 30 octobre 1997. •

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue
215, avenue Mercier,
Rouyn-Noranda (Québec), J9X 5W8
Tél. : (819) 762.6212
Fax : (819) 762.6762
Site web du festival:
<http://www.telebec.qc.ca/fciat>
cé : fciat@sac.telebec.qc.ca

¹ Titre d'un petit film italien en noir et blanc d'une durée de cinq minutes : un cycliste croise des gens en piètre état qui marchent du côté opposé de la route. Il ne va pas tarder à les rejoindre... Une réalisation de Werther GERMONDARI et de Maria Laura SPAGNOLI.

² L'affiche de la 15^e édition, toujours signée Marthe JULIEN, représente un couple en train de s'embrasser.

³ Entrevues-flash avec le public au sortir des représentations. Le montage est projeté le lendemain midi et sert d'amorce aux dîners de presse.

Peter RICHARDS

Il était une fois, à la veille de l'Halloween, dans une maison hantée surplombant la mer à Crawfordsburn, plus de 40 protagonistes volontaires participant à une exposition collective.

Le vieil édifice de style victorien ayant jadis abrité un hôpital, abandonné et hanté par son histoire, qui porte encore des traces de ses occupants – une chaussure d'enfant, une tasse brisée, des odeurs persistantes évoquant une époque oubliée – se prête maintenant à de nouveaux scénarios.

L'événement nocturne comporte des propositions audio, des projections, des installations vidéo, de la sculpture, de la photographie et des installations d'éclairage, ponctués de plusieurs performances et, à l'heure fatidique, d'histoires de fantômes qui renforcent l'impression d'être projeté dans un décor filmique et qui fait de moi, visiteur, un étranger de plus, dont le sort va se jouer.

La maison, avec son labyrinthe de salles, transforme le visiteur-spectateur en explorateur, étranger à l'obscurité du site.

La pièce *Cirque* de Justine DAVENNES, qui s'animait à l'entrée de spectateurs dans la pièce, déclenchant une musique et une danse clownesque, me semble celle qui traite le plus efficacement la thématique. Celle de Jo FURSMANN, *Silver Service*, semble avoir été la plus sympathique au public : elle promenait son chariot de pièce en pièce comme une vieille dame offrant du thé et des biscuits, que les gens acceptaient pourtant avec suspicion.

La vidéo *Jumping into the Abyss* de Dan SHIPSIDES, projetée en loupe dans le hall principal de l'édifice, dans laquelle l'artiste escaladait un mur du hall jusqu'à un balcon d'où il se jetait ensuite – jouant ainsi sur la nature de la réalité différée par la vidéo – était particulièrement pertinente dans son rapport au site.

Les stratégies d'ancrage au site, en rapport au contexte immédiat de l'Halloween, qui ont inspiré les artistes tout au long de cette nuit d'art ont donné une cohérence particulière à cette expérience stimulante et intrigante. •

Singled Out

Mark ORANGE

Au moment où des expositions majeures à Copenhague et à Paris célèbrent des projets artistiques autogestionnaires de la scène britannique contemporaine et où la génération post-Freeze est effectivement reconnue comme étant la *Post-Freeze*, il semble que le modèle autogestionnaire passe la rampe du grand monde de l'art avec honneur. Mais quels exemples donne-t-on ainsi aux jeunes ? Celui de défier les structures établies ? Celui d'abattre les frontières entre l'art et le public, entre les artistes (voire entre ceux qui exposent et ceux qui autogèrent), entre la proposition d'art et son lieu de présentation, entre l'espace d'art et l'extérieur ?

L'exposition *Singled Out* se voulait sans équivoque, en ce qu'elle laissait les travaux parler d'eux-mêmes, sans autre prétention que celle de présenter six des meilleurs artistes membres de CATALYST ARTS dans la galerie qui vient d'être rénovée. Et ça ne devrait pas poser de problème, quand les propositions en question soutiennent et suscitent une approche critique, n'est-ce pas ?

Heather ALLEN, à peine de retour d'une résidence à P.S. 1 à New York, réalise une méga-insallation multimédia intitulée *Go to Jail*. Elle met l'emphase sur un des murs de la galerie en le peignant d'un gris institutionnel, dur et glacial, en perçant des trous dans les planches avec lesquelles elle ferme les trois fenêtres, ces trous ne laissant plus voir que d'autres murs, ceux des édifices voisins. Tout près, elle installe un moniteur vidéo la montrant faisant les cent pas dans la galerie. Elle laisse sur place le pied de micro et la chaîne portative qu'elle a utilisés pour ses lectures lors du vernissage, lectures qui vont du poème d'amour tendre à la rage : « *Go to Jail...* pour ton manque de vision, pour ton absence de désir ». Ces lectures touchent ce qui est implicite dans l'installation, reliant répression individuelle et dysfonction politique dans le contexte « du Nord » [de l'Irlande].

Avec *Unknown*, Eva ROTHSCCHILD part d'une image digne de Spielberg – une lumière blanche éblouissante et vaporeuse qui s'échappe d'une porte close. Ce glissement de l'image vers l'installation pose le défi de conserver à l'image son pouvoir, à l'aide d'un dosage de la lumière et d'une machine à fumée. En utilisant la photographie pour créer l'illusion d'un double d'elle enlaçant un extra-terrestre, elle multiplie les possibilités.

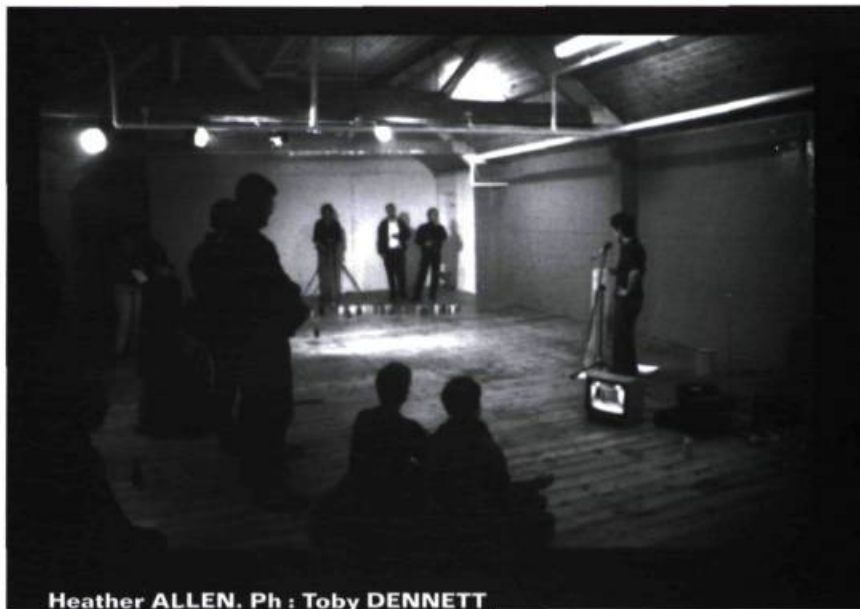
Brian PATERSON, qui vient de se joindre au comité d'organisation de CATALYST, utilise justement le nouvel espace à bureaux, invitant à reconsidérer la frontière qui sépare l'espace de travail et celui de la galerie. Un écran vidéo cadre une page d'encyclopédie ouverte sous la rubrique *interactions biotique*, qui décrit comment différentes espèces de lichens cohabitent et se développent en colonies mutuellement bénéfiques. Concis et provoquant, ce texte ambigu serait tout approprié, par exemple, pour l'affichage sur un babillard.

L'installation *Untitled (Double Vision)* de Martina CORRY consiste en une ligne horizontale de 4 mm qui traverse deux des fenêtres de la galerie à l'étage supérieur. Cette ligne, faite de poudre d'aluminium, avec son alignement obsédant sur ce qui reste des cadres de fenêtres, nous renvoie aux édifices à bureau des années soixante situés en face. De toute façon, elle suscite une conscience particulière de l'espace, en vous inscrivant, à l'intérieur, en rapport avec l'extérieur, par cette simple intervention qui consiste à faire sentir la frontière entre les deux.

William HERON et Damian DOYLE emploient tous deux une approche subversive vis-à-vis de la présence traditionnelle de la sculpture. Le *Con Duct* de DOYLE ressemble à une espèce de conduit d'air installé en saillie sur le toit des toilettes. Cependant, il est disproportionné, d'allure trop plastique et trop moderne pour

le bâtiment. Avec les jours d'automne qui vont en raccourcissant, la lumière vert acide qui émane de ce tube finit par faire oublier toute idée de fonctionnalité. Les sculptures de HERON évitent de la même façon toute intentionnalité – non seulement par leur échelle, leur vulnérabilité ou leur apparente simplicité. Elles sont faites de pièces de bois taillées sur la longueur puis assemblées à l'aide de tiges de bois, pour être ensuite affinées dans de nouvelles formes. Elles ne réclament, ni ne se réclament de rien ; elles se contentent de se déployer, littéralement et figurativement, devant vous.

La pièce de Heather ALLEN comporte un élément supplémentaire : elle peint à l'aérosol les bouteilles de bière prévues pour l'ouverture de l'exposition, qu'elle aligne sur le plancher de la galerie et range par groupes de couleurs – allant du bleu et du rose pastel jusqu'au gris lourd qu'elle a appliqué au mur. À mesure que les gens arrivent et qu'ils prennent une bière, puis qu'ils visitent l'exposition, qu'elle aligne sur le plancher de la galerie et range par groupes de couleurs – allant du bleu et du rose pastel jusqu'au gris lourd qu'elle a appliqué au mur. À mesure que les gens arrivent et qu'ils prennent une bière, puis qu'ils visitent l'exposition, le dispositif formel se dissipe. À la fin de la soirée, et pour toute la durée de l'exposition d'ailleurs, les bouteilles vides restent dispersées. À la lumière de ses collaborations précédentes, ce geste semble montrer un choix en faveur du chaos à l'encontre de la « régimentation », à la fois un positionnement personnel et social. La dispersion, contenue elle aussi dans l'espace d'exposition, ramène d'autant l'attention sur ces limites. Et vous donne envie de les repousser. •



Heather ALLEN. Ph : Toby DENNETT